

Fabienne Courtade
Il reste

poésie



Flammarion

Extrait de la publication

Collection Poésie/Flammarion
dirigée par Yves di Manno

IL RESTE

FABIENNE COURTADE

IL RESTE

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

© Éditions Flammarion, 2003.

ISBN : 9782081295070

Imprimé en France

« Oui, j'ai besoin d'une pensée profonde, oui j'ai besoin que descende dans l'abîme tel un plongeur un regard qui regarde. »

ESCHYLE, *Les Suppliantes*

Rêve de
ce vide – cercles concentriques et sombres
Au centre on approche du vide

Une fleur (cerisier du japon)
Minuscule
aiguille

Blanche

anguille, terres à flot

Rêve des nuits précédentes – sous les mots se cachent le blanc
toujours des branches d'arbres,

Floraisons
Puis – plus rien

Mots – *mais* ce sont des fleurs (début de printemps – souffles des vents
l'odeur des tilleuls

Je rêve de lui
Dans ses yeux

point vide
scène vide

À nouveau

j'entendais quelques mots, je ne disais rien, je regardais au loin

je ne savais pas quel visage lui donner, et s'il y avait un visage
je n'aurais pas bougé
pas fait un geste

*j'aimais, jamais – mais puisque j'aimais
il faut croire que je faisais passer la sagesse
avant l'amour
peut-être alors dirait-il : je faisais passer l'amour avant toute chose
ce matin neuf*

la voix s'éteignait, et suivait les flots le lac

était immobile

il ne fallait pas se fier aux sillons
d'un jour
presque beau
des images au long
des murs
observant les fonds,
afin
que rien ne bouge

des trous creusés

*dans l'inconnu, je décidais d'avancer plus loin, mais c'était le même
silence, le corps ne
bougeait pas,
ou l'imperceptible
suivait le mouvement*

la scène en bas le temps

la scène était immobile

*silence d'un être mortel
couleur venue du bleu*

sous cette pluie de ce côté draps serrés
autour des murs sans
fenêtre
de l'autre côté les fenêtres sont luisantes de pluie

et devant

reste ce court instant

sauf la pluie de petites auréoles brillent ou
tachent
privés de

cou sans tête
sans tenir. soulève

sang aux poignets mais dans une chambre fermée
sur des lieux qui étincellent,
aveugle des fosses ouvertes syllabes où les *fenêtres*

ouvrent et
par à-coups
les gémissements et les pétales

sur la peau

lorsque décapité

pendant des heures
dans *la violence d'être*

trou noir,

immédiatement, à mesure que l'on s'y enfonce la pâleur de ses mains
dans un silence définitif le voir soudain :

ou des fleurs blanches et rouges dans un cadre

marche sur des coquilles brisées

pluie au ralenti

et cette fois très bas

*approchant par chaleur
ou flaques noires*

dans ce qui fend

les surfaces

la peau

les coquilles peu à peu
ou brûler, parcelles
et fermant les yeux
le corps pouvait tomber et s'élever cela n'interdit pas la légèreté
au contraire ce sont des poussières
hors

il y aurait désormais une sauvagerie – de tout instant

rien

ni la langue
ni l'effroi
pour dire
ni le cœur pour émouvoir

s'assoit face à un mur

attend

dehors

sous l'arbre et soudain les coquilles noires

mais rien ne pouvait se dessiner c'était de nuit
une trace

ou sur le cœur

la coupure nette que sont les nuages
nageant

sorti de la terre des grilles refermées sur les jardins en ces jours
de gestes lents

j'aurais effacé le mot tempête, orage parce qu'il en avait peur
le mot cœur
il y aurait aussi les iris et de minuscules fleurs blanches
le long des murs
son regard s'y pose et les mains lentement les (tord) arrache où cela
brûle d'une

blancheur
éperdue sous l'averse
ce qui s'articule *clématites sur le dessin*

dans l'ombre, le mur renferme une telle multitude
noire est aussi une couleur

jamais le centre n'est atteint

je ne vois pas, il ne fait pas nuit c'est un sommeil un chant
je ne sais jamais si on peut s'éveiller du
tremblement au regard posé

qui s'étend
je peux attendre
sous les

mais
ou inconnue
dans une rue
du sommeil d'avant la mort

mais la vie était aussi la mort, la mort
reste en silence se tient

marche au travers
des fentes

C'est une étendue immense frémissement des soies tissé serré je
n'en vois jamais la fin et à nouveau la nuit tombée
ressemble à une plage ombres –
sans l'épiphanie
la mer est au loin nos pas n'y suffisent pas
on devine une rumeur
qui vient
frappe contre les parois

un mur d'élévation
une élévation et très lente
*je voudrais approcher toujours – et être toujours éloignée
de ce qui me tient*

jamais le centre n'est atteint

de hautes tiges dressées fleurs
trouent
traversent
de haut en bas
et en oblique

ce sont des fils sanglants qui tiennent les corps debout
puis les attachent les plient
on peut penser que le sable se lézarde, se dessine *mais* il roule
sur nous, lorsque nous sommes étendus

les traits dans l'espace et dans les corps
représentent des fleurs

un petit cri de rien

*les fleurs tombées
les pétales sur le sol*

*ou sur son corps
la soie
seul élément du tableau*

j'ajoute toujours les *pétales*
et repars
immédiatement
alors pourquoi parle-t-il de fleurs ?

CET OUVRAGE
A ÉTÉ TRANSCODÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN SEPTEMBRE 2003

N° d'éd. FF853501. N° d'impr. 57606.
D.L. : octobre 2003.
(Imprimé en France)